

duire du fumier, car on ne peut employer avec profit les engrais du commerce sur une grande échelle. En conséquence, c'est vers le fumier que le cultivateur doit tourner ses regards. Mais il ne suffit pas de produire du fumier, il faut en outre en prendre soin de telle façon que ses principes actifs ne soient pas perdus. Un grand nombre de fermiers s'imaginent que le liquide du fumier n'a aucune valeur, c'est une erreur grave; car l'élément liquide du fumier, le purin, apporte à la plante une nourriture plus riche que le fumier solide. On doit toujours donner une bonne litière aux animaux de façon qu'elle absorbe et retienne le liquide. Le tas de fumier devrait être placé dans une excavation et non en élévation au-dessus du sol, parce que dans cette dernière situation la pluie lave le fumier et enlève avec elle le purin.

Le Professeur décrit en outre ce que doit être une bonne vache laitière, celle qui rapportera le plus de profit à son propriétaire. Il vaut mieux s'en rapporter à la constitution et à la santé de l'animal qu'à sa généalogie (pedigree). Si une vache est bien portante elle fera un bon service. La vache laitière doit avoir un puissant appareil digestif, un avant-train léger, une poitrine large, une peau douce et souple qui est l'indication d'organes digestifs sains. Une vache doit être capable de bien digérer la nourriture la plus grossière. Les côtes doivent être bien détachées les unes des autres, laissant ainsi beaucoup de logement pour la nourriture, c'est aussi un indice que l'animal est apte à produire une grande quantité de lait. Les vaches qui ont le museau étroit se nourrissent généralement mal. Un museau sec est un signe que l'estomac n'est pas en bonne condition. Une vache laitière a besoin d'une nourriture humide et succulente. Une nourriture sèche détruira bientôt sa valeur. Des tiges de haricots, des navets, des betteraves sont une nourriture nécessaire. Ce n'est pas une question de nourriture plus coûteuse, mais plus juteuse. La vache doit avoir de l'eau à satiété et toute la nourriture qui l'altère ne lui vaut rien.

Parlant ensuite des résultats obtenus dans le traitement du lait au moyen des séparateurs, le professeur Robertson dit qu'il a obtenu plus de beurre du lait à l'aide des séparateurs que par tout autre procédé. Cent livres du gras du lait, tel que démontré par l'épreuve du Babcock doivent donner 110 livres de beurre, cette quantité n'est pas atteinte

c'est que le séparateur n'est pas en bon ordre.

L'expérience a également démontré qu'on obtenait plus de beurre et du beurre de meilleure qualité en mélangeant le lait d'une vache fraîchement vélée avec celui d'une vache donnant du lait depuis plusieurs mois.

Il a expliqué également pourquoi l'épreuve du beurre à l'exposition de Chicago n'avait pas donné tous les résultats que l'on devait espérer. C'est que tandis que les beurres américains étaient depuis quelque temps déjà dans les entrepôts frigorifiques jusqu'au moment de l'épreuve, les beurres canadiens avaient été exposés à la chaleur pendant le voyage et que, inévitablement il en avait été déprécié. Ce qu'on reproche le plus au beurre canadien, c'est sa saveur. On attribue ce défaut à l'atmosphère viciée dans laquelle on laisse trop souvent le lait et le sel. La propreté jusque dans ses moindres détails est de la plus haute importance au point de vue de l'industrie beurrière.

A propos des silos, le Professeur a déclaré que quelques-uns des meilleurs de la Ferme Expérimentale avaient été construits de poteaux ou de rondins plantés verticalement dans le coin d'une grange et qu'on avait intérieurement doublés de planches. Un silo semblable, d'une capacité de 75 tonnes, ne coûte pas plus de \$25.

Le Professeur a insisté à nouveau sur la nécessité de cultiver le maïs. De cette culture dépend la prospérité de l'industrie laitière en cette province. Avec le maïs, on devrait mélanger, selon la recette qui a été publiée à différentes reprises, des tournesols et des tiges de haricots. Ce mélange est la meilleure nourriture qu'il connaisse pour les vaches laitières.

(A suivre)

CONGRÈS

DE

L'ASSOCIATION DES CHAMBRES DE COMMERCE ANGLAISES.

Un important congrès des chambres de commerce du Royaume-Uni d'Angleterre s'est tenu il y a peu de jours à Plymouth. Soixante-six chambres y étaient représentées, chacune par plusieurs délégués, et le Département du Commerce (*Board of Trade*) y avait envoyé, comme délégué officiel, Sir Courtenay Boyles, K. C. B. Le ministère des Affaires

étrangères était représenté par M. C. M. Kennedy, C. B.

Le programme comportait quarante-quatre résolutions, dont la discussion s'est prolongée pendant plusieurs jours.

L'assemblée était présidée par sir Albert K. Rollit, D. C. L., M. P., président de l'Association.

Après une réception, au Guildhall, par le maire de Plymouth, le président a ouvert le congrès par un discours où il a passé en revue les grandes questions à l'ordre du jour, telles que le maintien de la paix européenne, les bienfaits de l'arbitrage international, la situation et les fluctuations du mouvement commercial, les grèves, l'insurrection publique, les questions de transport et de traités de commerce, etc.

Nous ne citerons de ce long discours que le passage suivant, qui montre, une fois de plus, les doctrines économiques des chambres de commerce anglaises.

« Une autre phase du développement du commerce, excepté en France et dans ses possessions, consiste en ce que quelques nations commencent à se repentir de la protection à outrance et à préférer plus de liberté pour les échanges. Notamment aux Etats-Unis, la prochaine abrogation des lois de protection sur l'argent sera suivie d'un effort pour la réforme du tarif des douanes. Les dupeurs ont été dupés, le mac-kinleyisme est condamné après avoir ruiné le revenu du pays. Donc, notre traité de commerce avec la Serbie, la convention franco-russe, qui nous fait bénéficier du tarif réduit de la Russie en vertu de notre droit au traitement le plus favorisé; la guerre de tarifs entre la Russie et l'Allemagne qui a déjà donné lieu à l'application réciproque du tarif maximum avec droits additionnels de 50 0/0, et qui peut encore amener des conflits plus graves; et, enfin, la guerre douanière franco-suisse, qui ne peut que nous être favorable et qui peut, si nous savons en profiter, nous procurer d'excellents débouchés; tout cela, pour peu que nous y réfléchissions, devrait nous instruire aux dépens des autres en nous amenant à rejeter tous ces expédients pseudo-économiques et ces entraves, tels que protection, réciprocité, représailles et autres hérésies.

« De même avec l'Espagne, qui est toujours dans l'attente d'un arrangement avec la France, — sa meilleure cliente pour ses vins, tandis que nous ne lui achetons qu'un